



**Auteure de romans et de nouvelles, l'écrivaine d'origine liégeoise Caroline Lamarche change de registre littéraire avec *L'Asturienne*. Ce livre d'enquête mêle, à l'histoire de cette compagnie minière, des souvenirs personnels et familiaux. Son père, ingénieur, en a été un des derniers dirigeants et d'autres membres de sa famille y ont tenu un rôle majeur. L'occasion de revenir sur son parcours d'écriture et de vie.**

Caroline LAMARCHE

# « JE RENDS GRÂCE À LA NATURE »

Propos recueillis par  
Gérald HAYOIS

— **Qu'est-ce qui vous a incité à écrire ce livre si différent des précédents ?**

— L'histoire de *l'Asturienne* est celle d'une compagnie minière de zinc dans le nord de l'Espagne qui a débuté au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à une époque où le pays cherchait des entreprises étrangères - anglaises, françaises ou belges - pour participer à la révolution industrielle. Mes ancêtres, notamment maternels, venaient de ces familles entreprenantes de Liège, le cœur battant de la métallurgie et des mines, la Belgique étant alors la deuxième puissance industrielle mondiale. Mon père était ingénieur des mines dans cette entreprise dirigée par son beau-père. À sa fermeture, en 1980, les archives du siège de la société établi à Paris lui ont été entièrement remises. Tout ce patrimoine se trouvait dans la maison de mes parents. Mon père est mort en 2001 et, il y a quelques années, j'ai commencé à plonger dans ces malles et ces archives parfaitement rangées et étiquetées. Je suis avant tout romancière, mais je suis devenue alors, comme mon père, historienne et archivist amateur. J'ai découvert des personnalités très fortes, attachantes, avec une passion pour le métier de la mine et les connaissances techniques dans une Espagne sous-développée, dotées d'un courage physique et d'une passion pour le progrès. Il y avait aussi, chez ces gens, un grand attachement à la famille, une grande loyauté et une profonde tendresse envers leurs épouses. Beaucoup de deuils aussi, à une époque où des femmes mouraient en couches et les enfants décédaient jeunes. Malgré cela, ils ont continué à faire fait preuve d'un grand dynamisme.

— **Des patrons aux attitudes contrastées à l'égard des ouvriers de l'entreprise...**

— Effectivement. J'ai eu accès à un très bon centre d'archives dans les Asturies sur l'histoire sociale de l'entreprise. Je me suis aperçue que, dans les conflits et les grèves, les patrons ont souvent réagi durement. Il y avait chez eux comme un angle mort sur les revendications sociales et la montée du syndicalisme. Par ailleurs, très tôt, il a existé une sorte de sécurité sociale propre à l'entreprise en cas d'accidents et de retraite. Les maisons d'ouvriers étaient spacieuses. Il y avait une école pour les enfants, garçons et filles jusque quatorze ans, un hôpital de pointe, une salle de spectacle, etc. Ces initiatives étaient évidemment une manière de s'attacher les travailleurs. Chez certains anciens ouvriers qui ont connu l'époque où les Belges dirigeaient, on m'a dit la nostalgie d'un temps où ces patrons étaient proches des travailleurs.

— **En exergue du livre, vous citez cette phrase d'un dirigeant ouvrier des Asturies, Manuel Llana : « L'harmonie entre le capital et le travail ne pourra jamais exister. »**

— Je le pense, mais il ne faut pas juger avec les mentalités d'aujourd'hui. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille relativiser les choses. Je trouve que le grand capitalisme actuel est encore plus sauvage et surtout plus opaque et plus loin-

tain que ces patrons de l'époque qui connaissaient leurs ouvriers. On ne peut pas, avec notre vécu d'aujourd'hui, enfermer les vies d'alors, il faut les replacer dans leur contexte. Si, à ma génération, mes parents ont été des gens engagés sur beaucoup de terrains qu'ils connaissaient, leur générosité s'arrêtait à un certain cercle et on ne parlait pas de politique. Ce qui inquiétait était mis de côté, on ne s'en occupait pas.

— **Née en 1955, vous avez vécu en Espagne jusqu'à l'âge de quatre ans, puis à Paris jusqu'à dix-huit ans. Revenue en Belgique, vous avez eu des difficultés à trouver votre place. Cela vous a donné une sensibilité particulière ?**

— Je n'ai pas vécu dans cette société de l'ancienne bourgeoisie industrielle liégeoise avec laquelle j'ai pris mes distances. Chez certains, on trouve une charge nostalgique importante ou une sorte de fierté qui n'ont plus lieu d'être vraiment. De manière très concrète, deux odeurs ont bercé mon enfance et ma jeunesse : celle du labeur industriel, du soufre des usines, et celle de cuir de la voiture de luxe du directeur de *l'Asturienne*, qui me faisait vomir. Ces odeurs différentes de deux mondes qui s'ignoraient indiquent ma difficulté à trouver mon souffle, ma place.

**« Je n'appartiens vraiment à aucun milieu, sinon peut-être à la communauté des artistes, des écrivains. »**

J'ai pas mal bourlingué socialement. Je n'appartiens vraiment à aucun milieu, sinon peut-être à la communauté des artistes, des écrivains. Cette sensation d'inconfort devient aussi une richesse, une identité. C'est un nomadisme qui me convient tout à fait et qui, aujourd'hui, après ce livre, n'est plus inconfortable comme jadis. Plus j'avais dans mon enquête, plus il m'apparaissait que mon lieu était la littérature, l'écriture, même si je suis parfois dans le doute. Le travail technique d'écrire est comme l'atelier pour un bon artisan.

— **L'écriture a été salvatrice pour vous. Elle est votre manière d'être au monde ?**

— Oui. Elle a pris plusieurs visages. Au début, elle a été éruptive. Mon premier livre, *La nuit d'après-midi*, était assez choquant. C'était une manière de me distancier de ma famille et de mon éducation. À un certain âge, il est normal qu'on soit dans un temps d'inconfort et de mal-être par rapport à ses origines. Ce livre a été une sorte de coup de force nécessaire. J'ai fait ensuite mon chemin de vie à travers mes histoires romancées. Aujourd'hui, avec *L'Asturienne*, je quitte le lieu du règlement de compte avec moi-même pour aller vers quelque chose de beaucoup plus ouvert, plus serein, plus joyeux. L'écrire n'a pas été moins difficile, mais elle était plus apaisée, dans le plaisir et la joie d'être l'auteure que je suis devenue.

— **Dans beaucoup de vos livres, on constate un intérêt, voire une fascination pour les animaux, que ce soit le chien, le cerf, le papillon, le carnard...**

— Cela vient de l'enfance. J'ai vécu enfant à Paris, mais, l'été, on revenait chez mes grands-parents à la campagne près de Liège. Et si, en ville, on n'a jamais eu d'animaux à nous, nos parents nous emmenaient en forêt de Rambouillet écouter bramer le cerf ou le chant du coucou. Ils étaient des militants environnementaux par passion de la nature, sans être membres d'associations. Notre éducation était assez stricte et les états émotionnels étaient en quelque sorte interdits. Le rapport, même fugitif, aux animaux permettait, en prenant soin de l'un d'entre eux, de prendre soin de soi-même. J'ai une capacité à m'occuper de ceux qui sont blessés. Certains arrivent chez moi par hasard, je n'ai jamais fait autre chose qu'en adopter l'un ou l'autre. Aujourd'hui, je suis préoccupée plus largement par la destruction des espèces animales, mais aussi végétales. Les animaux viennent aussi dans mes rêves.

— **Un de vos livres s'intitule *Nous sommes à la lisière. À la lisière d'un effondrement* ?**

— L'effondrement des espèces est déjà là. Les forces de l'argent et du déni sont terrifiantes aujourd'hui et ont des conséquences planétaires. Je ne sais pas comment les choses vont advenir, ce n'est pas mon métier. Je ne suis pas une annonciatrice de l'apocalypse, mais je côtoie beaucoup de jeunes militants formidables dans des associations et j'apprécie leur engagement.

— **Quelle est votre manière à vous de réagir à cela ?**

— Par l'écriture de mes livres et des chroniques qu'on me demande pour des magazines ou des journaux. C'est ma forme d'engagement, même s'il n'y a pas de message dans mes romans. J'écris avec tout ce que je suis et j'ai été. Je suis bien militante dans quelques associations environnementales depuis plus de quarante ans, mais de manière spontanée. On ne peut pas être partout à la fois. L'écriture est un travail lent, absorbant.

— **À quoi ou à qui voudriez-vous rendre grâce ?**

— À la nature en général, et plus particulièrement au courage des oiseaux auxquels je voue une véritable passion. J'ai été bénévole dans un centre de revalidation pour oiseaux blessés, j'ai vu la manière dont ils luttent pour survivre. Leur sens de l'entraide aussi me fascine. Ainsi, les hirondelles, de moins en moins nombreuses, nichent jusqu'à la fin de l'été. Les oisillons n'auront peut-être pas le temps de partir, mais les parents s'activent jusqu'au bout, parce qu'il le faut. Je crois à cette pulsion de vie présente aussi dans l'humanité et chez les jeunes militants pour l'environnement qui sont impressionnants de maturité. On est à leur côté, mais c'est eux qui prennent de plein fouet le monde d'aujourd'hui. J'admire beaucoup leur courage.

— **Vous avez reçu une éducation catholique dont vous vous êtes éloignée. Qu'en reprenez-vous ?**

— Je retiens la Bible, une immense œuvre littéraire où tous les genres sont représentés. J'aime les paraboles qui, par leur manière de raconter, permettent à chacun de se projeter à différents niveaux, à tous les âges de sa vie. Ce sont des récits très simples, mais ils ont des couches et sous-couches infinies. J'ai baigné dans cette culture biblique par ma mère qui raffolait de ces histoires, et on les

entendait tous les dimanches à la messe. Or les jeunes, à commencer par mes petites-filles, ne peuvent plus décrypter les tableaux dans les églises ou les musées. Cela me désole. Il y a tout un effondrement de la culture biblique. Notre culture occidentale et européenne est pourtant nourrie de ces symboles-là. Par contre, j'ai quitté la pratique religieuse depuis très longtemps. Tout ce dispositif de croyances est pour moi problématique. Je ne suis plus là-dedans. Ma vraie nature, qui est une forme d'agnosticisme, c'est l'émerveillement devant ce qui est, et une confiance profonde. Non pas dans le fait qu'on sera sauvé - je ne suis pas idéaliste à ce point - mais qu'il existe toujours dans l'humain quelque chose qui pousse à aller plus loin, que la vie est pleine de surprises et de miracles jusqu'au dernier moment. Je crois cela intimement. Il y a bien des moments où j'ai désespéré, où j'ai cru que je n'écrirais plus, mais tout à coup, cela reprenait comme un feu apparemment éteint. Cette conviction est ancrée en moi, en dépit de mes découragements. Elle ne m'a jamais quittée.

**« Ma vraie nature, qui est une forme d'agnosticisme, c'est l'émerveillement devant ce qui est. »**

— **A-t-on besoin de rituels, de liturgie, de communauté ?**

— Oui, et à ma mort, je souhaite un enterrement à l'église. J'ai besoin de ces paroles-là. Je trouve que le rituel de la messe instauré après Vatican II est magnifique. Ils ont réussi à proposer des paroles rythmées, presque musicales, que l'on peut s'accaparer comme des mantras. Et cela ne m'a pas quitté. Lorsque je retourne à l'église, je retrouve cette familiarité heureuse avec ces paroles, ce rythme.

— **Vous manifestez aussi une sensibilité féministe ?**

— Je pense que le patriarcat est une grande source de souffrances pour les femmes. Il imprègne à ce point nos cellules que des attitudes de domination et de soumission sont inscrites en nous. Seuls un grand travail, soit de psychanalyse, soit d'écriture, ou les expériences douloureuses de la vie permettent aux femmes de les briser petit à petit. Certains archaïsmes sont désolants. Mais beaucoup de choses changent aussi. Pour moi, une manière d'échapper à la guerre des sexes est l'humour. Il existe une manière de dire des vérités de manière légère. Il faut éviter le manichéisme.

— **Vous êtes maintenant grand-mère. Cela change votre regard sur la vie, sur le monde ?**

— Quand je suis devenue grand-mère, j'ai eu l'impression de rajeunir. Je me suis dit : la vie continue. Cela m'a donné une assise incroyable. Je ne suis pas inquiète par le vieillissement, mais par la perte des capacités physiques. J'ai vu ma mère vivre une très longue vieillesse, très handicapée. Des personnes aujourd'hui de plus de quatre-vingt-cinq ans ont une jeunesse incroyable. Je travaille aussi beaucoup avec des gens de l'âge de mes enfants pour qui toutes ces questions n'ont guère d'importance. Je déplore notamment la maltraitance envers les personnes âgées dépassées par l'informatique et qui n'ont pas le désir, l'énergie, les moyens, parfois, de s'y former. Je suis très inquiète par cette évolution. Il y a là quelque chose d'extrêmement violent. ■



Caroline LAMARCHE, *L'Asturienne*, Les Impressions Nouvelles, 2021. . Prix : 22€. Via *L'appel* : - 5% = 20,9€.